

Sylvaine Martel est une artiste française qui crée des sculptures en papier mâché inspirées par l'enfance : ses personnages grandeur nature mettent en scène des moments de vie réelle, en contraste avec le monde numérique d'aujourd'hui. Séduits par la profondeur émotionnelle et la qualité poétique de ses œuvres, nous l'avons interviewée en exclusivité pour Paper Industry World.

Éphémère, fragile, malléable — et pourtant, avec le papier, on peut faire des merveilles. C'est ce qu'affirme Sylvaine Martel, artiste originaire d'Arles, dans le sud de la France. Son style pourrait être qualifié de narratif : elle crée des séries de sculptures en papier mâché inspirées par l'enfance, qui racontent des histoires et éveillent joie et nostalgie chez celles et ceux qui les regardent.

Née en 1970 dans une famille d'artisans — des menuisiers depuis trois générations — elle a passé ses premières années plongée dans l'univers du travail manuel et du savoir-faire. Ses parents ont encouragé ses élans créatifs dès le départ.

À dix ans, Sylvaine quitte le sud pour la Savoie, où elle obtient un diplôme en horticulture. À quinze ans, elle se passionne pour la montagne et la spéléologie, un amour transmis par son père qui durera près de vingt-cinq ans.

Mais comment et quand en est-elle venue au papier ? Le chemin est riche, passant de la terre à l'argile, puis à son médium actuel. Parcourons les étapes.

En 1995, Sylvaine rencontre à Albertville Pierre Bonnard, sculpteur reconnu, qui comprend son besoin de liberté et d'indépendance. Rencontre décisive : Pierre lui ouvre les portes de son atelier, lui permettant d'exprimer sa créativité librement, sans contraintes académiques.

Ce fut une période féconde en découvertes et apprentissages, durant laquelle Sylvaine rejoint l'école municipale d'art de Chambéry. Son exploration artistique est à 360 degrés, l'esprit tout entier absorbé par la création : dessin, peinture, sculpture sur pierre, modelage.

Elle n'a pas suivi de cursus académique formel, mais la vie lui a apporté des rencontres, des recherches personnelles, des expériences et de l'expérimentation. Elle a également suivi des cours à l'école municipale d'art de Chambéry et, aujourd'hui, à l'Atelier des Arts du Conservatoire du Puy-en-Velay.

Elle affirme elle-même en être encore au début, tant les possibles sont infinis et les projets nombreux. Elle vit actuellement dans les montagnes de Haute-Loire, où elle habite et travaille. Son atelier se trouve dans un village voisin, où elle est en résidence d'artiste depuis 2023.

De l'argile au papier : travailler grand, en légèreté

En 2012, Sylvaine quitte les Alpes pour revenir à ses racines méditerranéennes et installe son atelier dans un petit village à quelques kilomètres de Narbonne. L'argile exige un travail rapide

et convenait à son impatience. C'est ainsi qu'elle découvre le raku : une technique délicate où le feu donne véritablement naissance à la pièce, après des instants d'incertitude chargés d'émotion.

En 2014 naît sa première fillette en grès patiné : la première d'une longue série. Mais ce n'est qu'en 2022 qu'un vrai tournant vers le papier s'opère, en puisant dans différentes techniques expérimentées auparavant. Le choix s'impose vite naturellement : le matériau idéal pour travailler à grande échelle.

> « D'abord, le papier permet de travailler en grand, mais avec légèreté, » explique Sylvaine. « C'est aussi un matériau naturel et recyclable, à impact environnemental minimal. Le journal est le plus utilisé pour sa capacité à absorber la colle et à conserver la forme lors du séchage. C'est aussi un matériau local, issu de la presse régionale. »

Le toucher et la matérialité

Dans tout son travail, Sylvaine aime la matière — elle aime la sentir entre ses mains. Le toucher, sens fondamental, permet à une forme d'émerger du néant.

À partir d'une simple idée, elle lui donne corps avec sensibilité, cherchant toujours la singularité et l'authenticité. Elle veut que ses sculptures « disent » quelque chose, comme un instantané, une photographie de l'hic et nunc, et que le regardeur devienne participant, ressente plusieurs émotions, ravive un souvenir, imagine une histoire.

La terre et le papier sont des matériaux essentiels dans ses créations, et Sylvaine aime travailler avec des moyens minimalistes pour raconter des histoires et faire surgir l'inattendu. Ce qui importe le plus pour elle, c'est faire, puis refaire. Avancer, évoluer. Sans pause. Explorer toujours de nouvelles directions, expérimenter et emprunter des chemins de traverse.

Inspirations

Comme mentionné, Sylvaine nous entraîne dans l'univers de l'enfance à travers de petits personnages pleins de vérité. On trouve dans ses œuvres des résonances évocatrices de Norman Rockwell pour la justesse des scènes, et bien sûr de Robert Doisneau, le photographe français qui a saisi l'humanité dans des postures naturelles.

Citons aussi Ousmane Sow et Auguste Rodin, connus pour une liberté expressive rompant avec les canons académiques et privilégiant la spontanéité.

Sylvaine aime voir naître un sourire sur le visage du public : « C'est là que je sais que j'ai visé juste, » dit-elle. « Certains me remercient même pour la joie que leur procurent mes personnages.

Ces sculptures ne sont pas pour les enfants d'aujourd'hui, mais pour ceux que nous avons été.
»

Les défis des œuvres grandeur nature

Comme beaucoup d'artistes que nous présentons, Sylvaine a participé l'été dernier à la Biennale de Lucques. Un vrai défi pour qui souhaite créer et partager son travail avec le public lucquois et des visiteurs venus du monde entier.

De manière générale, lorsqu'on travaille à grande échelle, le plus grand défi est de trouver un espace suffisamment vaste pour travailler dans de bonnes conditions, reconnaît l'artiste. Dans son cas, ce problème a été résolu grâce à la commune de Saint-Paul-de-Tartas, village voisin qui lui a permis d'utiliser l'ancienne école du bourg : « la salle de classe était lumineuse, spacieuse, disposait d'un point d'eau et pouvait être facilement chauffée, des conditions essentielles. »

Projets à venir

Après s'être concentrée sur le thème de l'enfance, Sylvaine travaille désormais sur ce qu'elle appelle des « curiosités animales », revisitant le thème des animaux anthropomorphes — vêtus et aux poses expressives — mêlant réel et fantaisie. Et, révèle-t-elle, ce sera le thème de la prochaine Biennale de Lucques. Au moment où nous écrivons, une brochure est en préparation avec une préface de Giacomo Pecchia, commissaire de la section art de la Lucques Biennale Cartasia (LUBICA).

La palissade : genèse d'une œuvre

Parlons maintenant d'une œuvre très particulière : La Palissade, et voyons de quoi il s'agit.

« Il y a quelques années, raconte-t-elle, j'ai eu le désir de créer une installation — une pièce grandeur nature inspirée un peu du vieux Paris de Doisneau ou des ambiances de Norman Rockwell : des enfants qui jouent, les filles d'un côté, les garçons de l'autre. Une vieille carte postale m'a servi d'inspiration : un garçon enjambant une clôture. J'avais l'idée, j'avais aussi les personnages — comme cette petite fille créée en 2014, avec des couettes et un nez retroussé, reproduite dans de nombreuses poses réalistes. Il ne me manquait que le médium, et à l'époque je travaillais surtout la terre. Mais réaliser une pièce aussi grande en céramique paraissait impensable. »

À considérer les matériaux, l'argile semblait trop lourde. Elle exigeait un équipement spécifique, un grand four. Et puis il fallait composer avec la gravité : la terre appelle la terre, la gravité commande.

« Alors, il y a deux ans, après une période de réflexion, j'ai essayé le papier : le processus a été intuitif, naturel, et le résultat a dépassé mes attentes. J'avais besoin d'espace car mon atelier

était trop petit ; la commune de Saint-Paul-de-Tartas, en Haute-Loire, m'a donc proposé l'ancienne école du village comme résidence d'artiste, pour le temps nécessaire à l'achèvement du projet. »

Ce qui surprend, c'est que l'installation est praticable : on peut y entrer, la traverser ou tourner autour, on s'y immerge, on devient acteur, précise l'artiste. Un peu comme dans La Rose pourpre du Caire de Woody Allen, ou comme si l'on entrait dans une photographie pour déambuler parmi les personnages.

On voit ainsi, d'un côté, les filles qui jouent : l'une joue à la maîtresse et fait la classe à son ours en peluche et à des poupées de chiffon ; deux chuchotent et semblent se moquer d'une troisième qui se gratte le nez ; une autre boude parce que son amie ne veut pas lui prêter sa corde à sauter. De l'autre côté de la palissade, les garçons tentent de l'escalader comme ils peuvent : l'un est aidé par un copain qui lui fait la courte échelle ; un autre grimpe maladroitement tandis qu'un chat errant observe, médusé ; deux autres jouent aux billes.

Une œuvre intemporelle, qui porte le rêve qu'un jour, les murs de la non-communication tomberont pour de bon et ne seront plus jamais reconstruits.